

les nouvelles de
Survival

The manner of their fishing.



les nouvelles de **Survival**

Les Nouvelles de Survival n° 87, avril 2013
Prix de ce numéro : 4 € abonnement : 15 €
Directeur de la publication : J.-P. Razon
Rédaction : S. Baillon, D. Dauzier, J.-P. Razon
Imprimerie : Corlet, Condé-sur-Noireau
ISSN : 1154-1210 CP : 1009G89188
Dépôt légal : 2ème trimestre 2013

© Survival International (France)
Association reconnue d'utilité publique

Illustration couverture : John White © Trustees of
the British Museum

Merci au British Museum, Londres.

Le supplément de l'impression en quadrichromie de
ce numéro a été généreusement offert par notre
imprimeur.

Ce numéro peut être lu en ligne ou téléchargé en
format PDF à l'adresse suivante :
www.survivalfrance.org/actu/publication

Survival International France

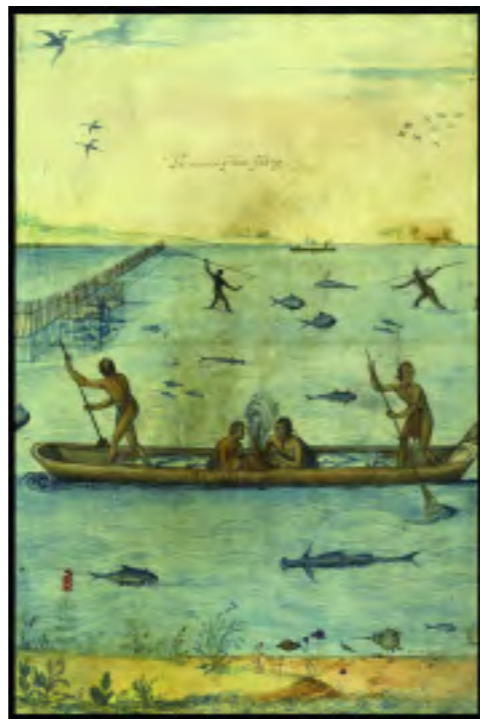
18 rue Ernest et Henri Rousselle
Paris 75013
T (33) 1 42 41 47 62
info@survivalfrance.org

**Survival aide les peuples
indigènes à défendre leur vie,
protéger leurs terres et
déterminer leur propre avenir**



PARIS LONDRES MILAN MADRID BERLIN AMSTERDAM SAN FRANCISCO

www.survivalfrance.org



En couverture : Les Secotan, leur manière de pêcher.
Aquarelle de John White, Caroline du Nord, 1585.
© Trustees of the British Museum

Sommaire

- 3** Peuples féroces?
- 4** Echos des campagnes
- 6** Les pleurs des mères résonnent
dans les villages
Ernesto Morgado-Belo
- 8** Portfolio
John White
- 10** Comment la séparation entre
l'homme et la nature peut mener
au suicide?
Joanna Eede
- 12** Alain Gheerbrant
Anne Proenza
- 14** Monsieur le président, je viens
vous dire la douleur de la nature
Nélida Ayay
- 16** Action urgente : un géant pétrolier
menace les Indiens d'Amazonie
Survival

1. Napoleon Chagnon, *Noble Savages : My Life Among Two Dangerous Tribes - The Yanomamö and the Anthropologists*, Simon & Schuster, 2012.

2. Jared Diamond *The World Until Yesterday. What can we learn from Traditional Societies?*, Viking 2013

3. Steven Pinker *The Better Angels of Our Nature : Why Violence Has Declined*, Viking 2011

Peuples féroces ?

A l'époque coloniale, la représentation du colonisé comme un être primitif et archaïque resté à la lisière de l'animalité et de l'humanité a servi de justification aux pires abus, aux spoliations et à la violence. Depuis lors, l'imaginaire occidental continue, pour des raisons qui ne sont d'ailleurs pas si éloignées – mainmise sur les terres, les ressources et accessoirement les âmes, accompagnée d'un racisme tenace – de renforcer l'idée que les 'indigènes' sont de sauvages et féroces guerriers sanguinaires. L'exemple le plus récent nous est fourni par un anthropologue américain controversé, Napoleon Chagnon, qui a travaillé chez les Yanomami du Venezuela dans les années 1960 et dont le nouveau livre autobiographique¹, vient de susciter une vague internationale de protestations, tant du monde universitaire que des Indiens yanomami. Dans un précédent livre publié en 1968, *Yanomamö : The Fierce People* (Yanomami : le peuple féroce) il affublait ces Indiens d'une image sensationnaliste, les décrivant comme des gens 'sournois, agressifs, inquiétants, féroces, en constant état de guerre les uns contre les autres'.

Si les théories de Chagnon ne jouissent plus aujourd'hui du moindre crédit chez les ethnologues, elles sont cependant une source importante d'inspiration pour de nombreux ouvrages récents de vulgarisation scientifique publiés par des auteurs tels que Jared Diamond² qui prétend à sa suite que la plupart des peuples indigènes, dont les Yanomami, vivent dans un 'état de guerre permanent' et appelle à l'intervention de l'Etat pour leur apporter la paix, ou bien Stephen Pinker³, théoricien de la psychologie évolutive, qui répand les idées les plus nauséabondes sur le mythe du 'sauvage brutal'.

Loin d'être anodines, les spéculations de Chagnon ont eu des conséquences désastreuses sur les Yanomami. A la fin des années 1970, la dictature militaire brésilienne qui refusait de délimiter leur territoire a été directement influencée par l'idée que les Yanomami étaient bien trop hostiles les uns envers les autres pour pouvoir cohabiter dans un tel espace. Dans les années 1990, le gouvernement britannique refusa de financer un projet d'éducation pour les Yanomami, sous le prétexte que tout projet en leur faveur devait avant tout privilégier la réduction de la violence.

Il ne fait aucun doute que de telles idées ont été, et seront encore, utilisées à l'encontre des peuples indigènes pour faire rejaillir le mythe du sauvage cruel afin de pouvoir les exploiter en toute impunité. C'est pourquoi une organisation comme Survival reste et restera encore longtemps indispensable pour faire disparaître des mentalités les stéréotypes et les préjugés qui renforcent l'idée que, contrairement à nous, les peuples indigènes n'auraient pas évolué depuis des générations et seraient restés figés dans le temps, tels des reliques primitives d'un passé révolu destinées à disparaître. ■

Voir en ligne le dossier consacré à ces livres, les réactions des Yanomami et des scientifiques spécialistes des Yanomami : www.survivalfrance.org/textes/3276

Echos des campagnes

Brésil

Enquête sur les Awá isolés



Chasseurs Awá. © Fiona Watson/Survival

La Funai, le département des affaires indigènes du gouvernement brésilien, a annoncé en février qu'elle enverrait une équipe de spécialistes enquêter sur la situation des Awá isolés dans l'Etat du Maranhão dont le territoire est envahi par des bûcherons clandestins. Cette initiative est la première action concrète entreprise par le gouvernement suite à la pression exercée par Survival.

Violences sur les Guarani



Marcos Veron © João Ripper/Survival

Le 13 janvier, les Indiens guarani ont célébré le 10ème anniversaire de la mort de Marcos Veron, brutalement assassiné pour avoir mené la réoccupation d'une partie du territoire ancestral de sa communauté dans l'Etat du Mato Grosso do Sul. Cet assassinat perpétré par les hommes de main d'un propriétaire terrien avait suscité l'indignation de l'opinion publique internationale parce que resté impuni. Mais la violence n'a pas cessé pour autant. Ainsi en février

dernier, la mort d'un adolescent de 15 ans abattu par le propriétaire du ranch qui occupe une partie du territoire de sa communauté, a soulevé la colère des Guarani qui ont envoyé ce mois-ci une délégation à Brasilia pour dénoncer 'le mépris total' et les 'violations permanentes des droits humains' dont ils sont victimes.

Pérou

Recul de l'exploration gazière



Indiens Nanti © Survival

Le géant gazier argentin Pluspetrol a fait marche arrière sur l'expansion du projet Camisea, au sud-est du Pérou, dans un site riche en biodiversité et classé au patrimoine mondial de l'Unesco, suite à un scandale médiatique soulevé début février par le quotidien britannique *The Guardian* et Survival International. Camisea, qui est l'un des plus grands projets d'exploitation de gaz naturel d'Amazonie, est en grande partie situé dans la réserve Nahua-Nanti créée pour protéger les Indiens isolés qui y vivent.

Venezuela

Assassinat d'un leader indien



Sabino Romero © Homo et Natura

Sabino Romero, un leader yukpa, a été assassiné le 3 mars dernier dans la Sierra de Perijá, une région montagneuse à l'ouest du Venezuela, à la frontière colombienne. Le bureau du procureur de la République vénézuélienne a ouvert une enquête pour élucider le crime. Sabino était l'un des leaders yukpa les plus prestigieux et avait courageusement mené campagne pour les droits territoriaux de son peuple durant de nombreuses années. Il était constamment menacé par les hommes de main des éleveurs qui occupent le territoire yukpa et qui s'opposent à leurs revendications.

Colombie

Un juge ordonne la suspension d'une mine



Fillette embera dans un campement de réfugiés fuyant la violence © Wikipedia.

Dans une initiative sans précédent visant à protéger le territoire des Indiens embera-katio, un juge colombien a suspendu des concessions minières dans le département du Chocó, au nord-ouest de la Colombie. Le tribunal a ordonné l'évacuation du personnel minier et de son matériel jusqu'à ce que la légalité des concessions soit prouvée. Un rapport du gouvernement colombien datant de 2011 établit que 63% des concessions minières du pays sont illégales et que ce taux atteint 99,2% dans le Chocó.

Paraguay

Une multinationale espagnole sous pression

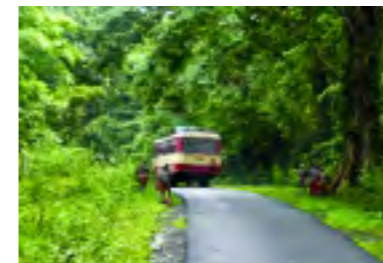


Guiejna, une femme ayoreo chassée par les bulldozers. © Survival

Survival a invité les actionnaires de Grupo San José, le géant espagnol de la construction, à retirer leurs investissements dans cette compagnie après la preuve, apportée par des images satellite, de l'implication de sa filiale argentine dans la destruction d'un territoire habité par des Indiens isolés ayoreo-totobiegosode. Les Ayoreo déjà contactés revendiquent depuis plus de vingt ans la propriété du territoire occupé par cette compagnie, craignant pour les membres isolés de leur groupe qui sont forcés de fuir au fur et à mesure que leur forêt est détruite par les bulldozers.

Inde

Levée de l'embargo sur les safaris humains



Les Jarawa sur la route touristique © Ariberto De Blason/Survival

Alors qu'en janvier dernier la Cour suprême indienne avait provisoirement interdit l'accès à la route qui traverse

la réserve des Jarawa dans les îles Andaman, elle a finalement fait marche arrière début mars. Cette décision est un coup dur pour les Jarawa, dont le territoire est quotidiennement envahi de touristes en mal d'exotisme. L'exploitation des Jarawa à travers les 'safaris humains' est la cible d'une campagne que mène Survival depuis trois ans conjointement avec une ONG locale.

Sri Lanka

Appel aux Nations-Unies



Chasseur wanniyala-aetto. © Survival

Le 15 mars dernier, dans le cadre de sa 22ème session, le Conseil des droits de l'homme des Nations-Unies a discuté de la situation des droits humains au Sri Lanka. Survival a exhorté le Conseil à exiger du gouvernement sri-lankais qu'il reconnaisse et garantisse les droits des Wanniyala-Aetto. Ces derniers luttent pour survivre sur ce qui reste de leurs terres, à l'est du Sri Lanka, après avoir été déplacés et installés par le gouvernement dans des villages. Ils ne peuvent plus pratiquer la chasse et la cueillette et sont encore aujourd'hui spoliés de leurs terres au profit des colons qui continuent d'être réinstallés dans la région. Plusieurs Wanniyala-Aetto ont été tués, battus ou arrêtés par les gardes forestiers pour avoir chassé sur leurs terres ancestrales.

Botswana

Nouvelle bataille juridique



Une mère et son enfant dans le Kalahari © Survival

Les Bushmen ont décidé d'intenter un procès au gouvernement pour leur avoir illégalement refusé l'accès à leur territoire ancestral dans la Réserve du Kalahari central. En 2006, les 700 Bushmen qui avaient été expulsés de la réserve quatre ans auparavant avaient gagné un long procès contre le gouvernement devant la Haute Cour botswanaise et obtenu le droit d'y retourner. Depuis lors, le gouvernement n'a pas ménagé ses efforts pour limiter le nombre de Bushmen autorisés à résider dans la réserve. Ce sera la troisième fois que les Bushmen sont forcés de recourir aux tribunaux dans leur lutte pour vivre en paix sur leur terre.

Nous invitons nos lecteurs à se reporter à notre site internet où toutes ces informations paraissent sous une forme plus détaillée. www.survivalfrance.org

Rendez-vous sur nos pages Facebook et Twitter [survivalfr] pour rester informés en temps réel de nos actions et des communiqués et actualités que nous diffusons quasi quotidiennement.

Les pleurs des mères résonnent dans les villages

Menaces sur la santé des Indiens hupd'äh

par Ernesto Morgado-Belo*

Au Brésil, l'irruption d'une virose non-identifiée qui a déjà causé la mort de deux enfants hupd'äh, aggrave une situation de santé déjà alarmante dans les villages amérindiens du haut rio Negro. Les Hupd'äh (également connus sous le nom de Maku) du village de Tat Dëh/Taracua Igarapé, des leaders amérindiens de la région du haut rio Negro, des anthropologues, des linguistes et des professionnels de santé dénoncent dans une lettre ouverte le décès de plusieurs enfants hupd'äh et la situation dramatique, dans le domaine de l'assistance médico-sanitaire, à laquelle sont confrontées les populations amérindiennes du haut Rio Negro, dans l'Etat d'Amazonas au Brésil.

*Anthropologue, EREA du LESC (UMR 7186, CNRS & Université de Paris Ouest Nanterre).

“**L**es pleurs des mères résonnent dans les villages hupd'äh. Ces pleurs sont assourdissants. Les pères portent leurs fillettes dans leurs bras. Au cimetière on creuse des nouvelles tombes. Deux enfants sont encore morts. Deux petites filles que nous avons vues sourire, bavarder et gambader dans les maisons. Elles commençaient à connaître le monde, les rivières, les sentiers de la forêt. Leurs âmes, récemment arrivées du ‘Lac de lait’, ont été protégées contre toutes les maladies causées par les Gens-poissons, par le Tonnerre, par les Gens-serpents. Malheureusement elles n’ont pas résisté aux maladies des Blancs”.

C'est en ces termes que s'ouvre une lettre ouverte du Collectif BUOPES (Mobilisation en défense de la santé indigène) et de la FOIRN (Fédération des Organisations Indigènes du Rio Negro) dénonçant la situation dramatique des populations amérindiennes du haut rio Negro, au Brésil.

Les Hupd'äh

Les Hupd'äh dont la population était estimée à 1 500 personnes en 2010 vivent dans la forêt pluviale du nord-ouest amazonien. Leur territoire traditionnel s'étend dans les zones d'interfluve des rios Vaupés, Tiquié et Papuri. Leurs villages se situent à l'intérieur de la forêt et à l'écart des grandes rivières, ce qui rend l'accès plus difficile pour les équipes de santé. L'ethnonyme Hupd'äh signifie dans leur langue ‘les gens’ et leur attachement à un mode de vie centré sur la chasse, la cueillette et la pêche au cœur de la forêt tropicale est mis en évidence par leur affirmation *nd'äh Hupd'äh s'ug-*

an nity' (Nous, Hupd'äh, vivons dans la forêt).

Le enquêtes de santé montrent que parmi les 23 peuples indigènes du Haut Rio Negro, les Hupd'äh détiennent l'indice de santé le plus bas. On observe un cadre général de grave malnutrition (surtout infantile), un taux de mortalité infantile très élevé, un fort taux de mortalité lié aux maladies infectieuses-parasitaires et aux infections respiratoires aiguës, une incidence préoccupante du trachome, une maladie oculaire pouvant mener à la cécité et une augmentation alarmante des cas de suicide juvénile. Ainsi, si les 1 500 Hupd'äh représentent moins de 5% de la population indigène de la région (32 000), ils font l'objet de 22% des évacuations médico-sanitaires d'urgence vers un centre urbain. Si l'on



Maison hupd'äh © Ernesto Morgado-Belo

ajoute à cela le fait que les cas graves sont généralement sous-estimés par les Hupd'äh et donc que la prise en charge effective ne représente pas la totalité des cas, on a une idée plus précise de l'état déplorable de la santé chez eux.

Au cours du seul mois de janvier 2013, dans le village hupd'äh de Tat Dëh/Taracua Igarapé, deux enfants sont morts d'une maladie infectieuse virale non-identifiée (avec les symptômes de grippe et diarrhée) et treize autres enfants en ont été gravement atteints. Ces décès et



Enfants hupd'äh © Marta Filipek

les cas des enfants malades ont été signalés au Secrétariat spécial à la santé indigène (SESAI) du ministère brésilien de la Santé le 18 janvier 2013. Depuis l'année 2008, les maladies infectieuses et le manque de médicaments et de soins médicaux ont tué au moins 12 enfants hupd'äh et ont touché plusieurs dizaines d'autres enfants et d'adultes dans les villages amérindiens de la région du rio Negro. Le 5 février 2013, le procureur de la République, Araujo Junior, a affirmé que ‘l'état de santé des peuples indigènes est critique, non seulement dans la région du haut rio Negro, mais dans l'ensemble du territoire brésilien. La politique de santé vis-à-vis des peuples indigènes est confrontée à des graves problèmes de gestion [...] et l'irruption récente de virose chez les Hupd'äh n'est pas un cas unique dans la région du haut rio Negro’ (Source Agência Brasil).

Depuis 2008 au moins, le mouvement indigène du haut rio Negro lutte contre la carence d'actions d'assistance médico-sanitaire destinées aux peuples indigènes

des municipalités de São Gabriel da Cachoeira, Santa Isabel do Rio Negro et Barcelos. Il dénonce aussi la gestion chaotique et le manque criant d'infrastructures du District sanitaire spécial

“Deux enfants sont encore morts. Deux petites filles que nous avons vues sourire, bavarder et gambader dans les maisons.”

indigène du rio Negro (DSEI-RN) et de ses 25 pôles-bases de santé, disséminés dans l'immense territoire des six bassins hydrographiques qui composent la région du rio Negro. Ils exigent aussi que la politique nationale d'attention à la santé des peuples indigènes (décret n° 3156 du 27/8/99) soit effectivement appliquée et demandent la mise en place d'une politique d'attention différenciée et transculturelle qui, en suivant la perspective amérindienne sur le bien-être et la santé,

ne soit pas uniquement centrée sur la maladie, mais sur la prévention et la promotion de la santé.

Il est à espérer que l'action du mouvement indigène et des organisations indigénistes et non-gouvernementales, jointe à la mobilisation et la pression de l'opinion publique brésilienne et internationale, permettra de renverser la situation désolante de la santé amérindienne dans le haut rio Negro en général et chez les Hupd'äh en particulier.

En ce début du XXI^e siècle et à un moment où d'aucuns fêtent l'émergence du Brésil comme cinquième puissance économique mondiale et préparent les futures célébrations d'une Coupe de monde de football et des Jeux Olympiques, la mort d'enfants amérindiens par des maladies techniquement contrôlables ne peut pas être tolérée. Les peuples amérindiens n'auront pas grand-chose à célébrer tant qu'une politique de santé efficace et respectueuse de leurs particularités socio-culturelles ne sera pas activement mise en œuvre. ■

Portfolio John White

En 1585, l'Anglais John White, gouverneur de l'une des premières colonies nord-américaines en Virginie, fit un voyage en Caroline du Nord avec son compagnon Sir Walter Raleigh à la recherche de colons anglais disparus. Au cours de ce voyage il rencontra les pacifiques Indiens secotan et rapporta une série d'aquarelles d'une grande précision. On connaît ainsi les vêtements, les ornements, les armes, les outils, les cérémonies et les villages de ce peuple qui disparut avant la fin du XVII^e siècle.

Ci-contre : Guerrier
Page de droite, en haut :
Danseurs, en bas à gauche :
L'homme volant, en bas à
droite : Mère et sa fille.

© Trustees of the British Museum.



Comment la séparation entre l'homme et la nature peut mener au suicide

par Joanna Eede*

“Je veux que nos enfants redeviennent comme ils étaient avant, lorsque tout allait bien”. Avant, comme le dit Dilma Modesto, une agente de santé guarani du Brésil, c'était lorsque les Guarani chassaient librement sur leurs terres et plantaient du manioc et du maïs dans leurs jardins. C'était avant qu'on leur vole leur forêt et qu'on la transforme en vastes étendues d'élevage bovin, en champs de soja ou en plantations de canne à sucre.

Avant, c'était lorsqu'ils éprouvaient encore de la fierté et qu'ils avaient le contrôle de leur vie, avant qu'ils ne soient réduits à vivre sous des lambeaux de toiles en plastique, le long de routes poussiéreuses et condamnés à boire de l'eau polluée dans des bidons en plastique.



Les Innu ont été sédentarisés de force dans des villages où, tout en perdant l'accès à leur territoire et le contrôle sur celui-ci, ils ont perdu le sens de leur vie et leur identité.

© Dominick Tyler/Survival

En fait, lorsque tout allait bien, c'était bien avant que les enfants guarani ne commencent à se suicider. Ces trente dernières années, plus de 625 Indiens guarani se sont donné la mort. ce qui rend leur taux de suicide 19 fois plus élevé que la moyenne nationale du Brésil. Les jeunes adultes de moins de 30 ans – le plus

jeune n'avait que 9 ans – représentant 85% de ces suicides.

La perte et la destruction de leurs terres sont à la racine de ce tragique état de souffrance. Car pour les Guarani – comme pour la plupart des peuples indigènes – la terre est tout. C'est elle qui les nourrit et les abrite, qui façonne leurs langages, leurs idées sur le monde et leur identité. C'est également le lieu de sépulture de leurs ancêtres et l'héritage de leurs enfants. La terre, c'est tout simplement ce qu'ils sont. La frontière entre le monde naturel qui les entoure et leur monde intérieur est en réalité bien mince.

Jadis, la terre des Guarani s'étendait sur une superficie de quelque 350 000 km² de forêts et de plaines. Ils sont aujourd'hui entassés sur de minuscules parcelles de terre. 'Les Guarani se suicident parce qu'ils n'ont plus de terre', déplore une femme, 'Avant, nous étions libres. Maintenant nous ne le sommes plus. Alors nos jeunes gens regardent autour d'eux, se rendent compte que nous n'avons plus rien, s'assoient, se mettent à penser, se perdent et finalement se suicident'.

Ces dernières années, on a beaucoup écrit à propos des effets dévastateurs de cette rupture avec le monde naturel sur le psychisme humain. Le philosophe Paul Shepard, brillant pionnier de l'écologie et auteur de *Nature and Madness* (Nature et folie), 1992, était convaincu que la destruction écologique a eu des répercussions très profondes sur notre stabilité mentale en tant qu'espèce.

Les peuples indigènes sont sans doute les mieux placés pour comprendre les effets négatifs de ce divorce d'avec le monde naturel. En règle générale, l'identité d'un peuple indigène se construit au fil des générations dans une relation symbiotique avec son environnement immédiat. Quand il est contraint de quitter sa terre, le changement est souvent bien trop soudain pour que l'esprit puisse s'adapter



Campement guarani au bord d'une route, Brésil. © Rodrigo Baleira/Survival

à la nouvelle situation et la supporter. 'Quand vous êtes si proche de la nature, que vous êtes entouré de forêts, vous avez la vie, vous avez tout', dit un Guarani. La réinstallation forcée signifie que *tout* devient *rien* – une épreuve que de nombreux peuples indigènes ont subie, et à laquelle bien d'autres sont encore confrontés – 'Alors, vous devenez spirituellement vide', poursuit-il.

Au Canada, le taux de suicide chez les Innu est tout aussi élevé. Il y a seulement 50 ans, les Innu étaient encore nomades. Ils pratiquaient la migration saisonnière à travers les forêts de saules et d'épinettes du Nitassinan, leur territoire ancestral subarctique, y chassaient le caribou, l'original et le petit gibier. Cette terre nordique de forêts labyrinthes et de rivières sinueuses était la leur depuis 7500 ans, elle a forgé leur histoire, leurs compétences, leur cosmologie et leur langue et renforcé leur singularité en tant que société

humaine. 'La terre fait partie de notre vie', dit George Rich, un Innu. 'Tout ce qui est relié à la terre symbolise l'identité innu – qui vous êtes en tant qu'être humain'.

Au cours des années 1950 et 1960, le gouvernement canadien et l'Église catholique, persuadés qu'ils savaient mieux que les Innu ce qui était bon pour eux, les contraignirent à se sédentariser et à s'établir dans des communautés fixes. Ainsi, brimés dans leur existence même en tant que pâles répliques d'un monde européen qu'ils ne comprenaient pas et ne voulaient pas, plongés dans un *no-man's land* de confusion culturelle et de désespoir existentiel, les Innu devinrent vite dépressifs. L'inhalation d'essence devint une habitude courante chez les enfants. Les chasseurs, privés de mouvement, de liberté, de sens et de but, se déprécièrent de plus en plus et sombrèrent dans l'alcoolisme. Autrefois, lorsque les services

sociaux demandaient à un Innu quelle était son occupation, il répondait : 'chasseur'. Maintenant, il dit : 'chômeur', déplore Jean-Pierre Ashini, un Innu.

La dépression a été exacerbée par le changement radical d'une alimentation naturelle riche en protéines à une autre chargée de sucre ainsi que par la diminution d'exercice physique. 'Le passage soudain du régime alimentaire de gibier, poisson et cueillette à celui de la nourriture occidentale obtenue au supermarché est un facteur de risque important lié à la détérioration de la santé mentale des peuples circumpolaires', dénonce l'anthropologue Colin Samson, qui a travaillé avec les Innu pendant plusieurs décennies.

La disparition d'un mode de vie équilibré a aggravé les problèmes liés à la santé – ce qui est souvent le cas de la plupart des groupes qui ont été déplacés – et sapé les bases d'une bonne santé



'L'estime de soi, le sentiment que sa vie a un but et un sens, le besoin d'espoir et d'être considéré avec bienveillance par les autres... tout ceci a disparu.' Photo : un aîné guarani, © Fiona Watson/Survival

mentale. L'estime de soi, le sentiment que sa vie a un but et un sens, le besoin d'espoir et d'être considéré avec bienveillance par les autres, tout ceci a disparu, emporté par le violent mépris des autorités vis-à-vis de ces modes de vie traditionnels. La nourriture, l'air et l'eau sont incontestablement essentiels à toute vie. Mais la sécurité, l'estime de soi, le respect, l'amour et l'appartenance ne sont pas loin derrière ces besoins physiologiques fondamentaux et sont essentiels à l'épanouissement de tout être humain. Aussi, lorsque le mode de vie des Innu fut jugé 'arriéré' par les autorités, lorsque leurs croyances religieuses furent ridiculisées et assimilées à un culte du diable par l'Église, lorsque leurs idées et leurs opinions furent rejetées parce que sans valeur, ils finirent par y croire. L'esprit innu, déjà mis à mal s'en trouva encore plus affaibli. 'Si on vous dit que votre mode de vie ne vaut rien, que pouvez-vous faire?' demande un Innu.

Malheureusement, les Guarani et les Innu ne sont pas les seuls dans ce cas. Durant des siècles, la santé mentale de nombreux groupes indigènes a été annihilée par des envahisseurs qui ne pouvaient pas supporter (ou ne voulaient pas, car le racisme et le déni culturel ont été

des outils utiles depuis l'époque coloniale pour s'emparer des terres et des ressources) que 'les gens qui vivent d'une manière distincte, choisissent encore des voies différentes pour progresser sur le chemin de la vie' comme l'expliquait le chef ponca Standing Bear.

Dans son livre *Tribal Peoples for Tomorrow's World* (Les peuples indigènes dans le monde de demain), Freeman Press, Alcester, 2011, le directeur de Survival, Stephen Corry, fait valoir que si les peuples indigènes ont fait des choix qui diffèrent de la plupart de ceux des sociétés industrialisées 'préférant la mobilité à la sédentarité, la chasse ou l'élevage à l'agriculture, n'ambitionnant nullement de s'améliorer par l'accumulation de richesses, ils ne sont pas pour autant plus arriérés que n'importe qui d'autre'. Ce n'est pas seulement de la vanité de la part d'une société de se croire plus avancée ou 'civilisée' qu'une autre – grâce à ses richesses matérielles ou à ses progrès technologiques – c'est une illusion. 'Vous avez votre manière, a dit Nietzsche, j'ai ma manière. Quant à la bonne manière, à la manière correcte et à la seule manière, elle n'existe pas'.

Pour les peuples indigènes, il ne peut y avoir de santé mentale stable sans la terre

et la possibilité de maîtriser son propre avenir. Ainsi, la réponse à leur désespoir se trouve dans des solutions relativement simples : la terre et l'autodétermination. Les statistiques montrent que lorsque ces peuples vivent d'une façon autonome sur leurs propres terres, ils sont en bien meilleure santé que ceux qui ont été déracinés et à qui on a imposé le 'progress'. 'S'ils peuvent jouir pleinement de leurs terres, la plupart des peuples indigènes ne sont pas particulièrement fragiles' écrit Stephen Corry. 'Ils sont aussi capables de survivre et de s'adapter à de nouvelles circonstances que n'importe lequel d'entre nous.'

Le film *La terre des hommes rouges – Bird-watches* dépeint d'une façon très émouvante le processus de dépossession territoriale des Guarani. Lorsque leur chef est pris à partie par un colon agressif de troisième génération qui revendique ses terres ancestrales, il se penche, ramasse une poignée de terre rouge et commence à la manger. En un seul geste simple, il démontre ainsi que sa terre et son groupe sont indissociables.

'Nous, les Indiens, nous sommes comme les plantes, disait Marta Guarani, comment pourrions-nous vivre sans notre terre, sans notre sol?' ■

Disparition

Alain Gheerbrant

Nous avons demandé à Anne Proenza, journaliste à Courrier International et amie proche d'Alain Gheerbrant qui vient de nous quitter de retracer pour nos lecteurs les grands traits de la vie de cet homme hors du commun. Fidèle ami de Survival depuis la création de la branche française à la fin des années 1970, il a toujours soutenu notre organisation qu'il estimait indispensable devant la situation qui était faite aux Indiens qu'il avait côtoyés. En février 2011, nous l'avions invité à présenter son film Des hommes qu'on appelle sauvages. Il avait su captiver une salle comble et enthousiaste de sa chaleureuse présence.



© DR

Alain Gheerbrant est mort le jeudi 21 février 2013 à Paris, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Cet homme qui se voulait libre – et il le fut, a été tour à tour et souvent en même temps écrivain, poète, éditeur, aventurier, explorateur, ethnologue, cinéaste, musicologue, voyageur, passeur, bon vivant, curieux, révolté...

Une chose est sûre, c'est que ce capteur assoiffé de la rumeur du monde n'aimait pas les étiquettes. Et s'il avait dû se reconnaître dans une définition de lui-même c'eût été celle de poète. Le poète de *L'homme ouvert*, un recueil de textes écrits pendant la guerre, qu'il publia à vingt quatre ans (André Fontaine, 1945) et qui, envoyé à André Breton à New York, lui valut en retour une lettre du surréaliste disant 'ce qui représente pour moi la chance de 1945 c'est vous'. Et le poète de *L'homme troué*, dernier ouvrage renfermant une sélection des poèmes qui ont jalonné sa vie, (Sabine Wespieser, 2010), parce que, expliquait-il 'chamanes et poètes sont tous des hommes troués, ils nous apportent la liberté dont nous avons besoin'.

A vingt cinq ans, dans le Saint-Germain de la Libération, parce qu'il pense que la littérature est aussi une œuvre collective il monte les Editions K. Un Ovni éditorial de trois ans d'existence (1945-1948), dont la quinzaine de titres sont autant de trésors. Il multiplie les rencontres déterminantes : Henri Parisot, Benjamin Perret, Jean Carteret, Hans Arp, Camille Bryen, Georges Bataille, mais

surtout Antonin Arthaud, qui, dans sa jeunesse a rencontré les Indiens tarahumaras du Mexique. Gheerbrant partira, comme à sa suite, sur les traces des Indiens d'Amazonie à la recherche de 'ce



langage d'avant le langage' dont lui parlait l'homme de théâtre et qu'il espère trouver chez les peuples premiers. En 1948 il s'envole donc pour la Colombie. Pendant six mois, à Bogotà, il commence par se rendre tous les jours à l'institut ethnographique de la capitale. Il met ainsi le doigt sur le massif jamais exploré de la Sierra Parima. C'est là, aux confins de la Colombie, du Venezuela et du Brésil, aux sources du grand fleuve Orénoque, qu'aura lieu sa fameuse expédition Orénoque-Amazone. La traversée de la Sierra Parima durera quatorze mois, marqués par la rencontre de plusieurs tribus indiennes jusque là inconnues dont les Guaharibos aujourd'hui appelés les Yanomami. Gheerbrant en rapporte un livre quasi culte, devenu un classique de la littérature : *Orénoque-Amazone 1948-1950* (Gallimard 1952, réédité en 1992),

ainsi que le film documentaire : *Des hommes qu'on appelle sauvages* (95').

A son retour, Claude Lévi-Strauss lui propose d'intégrer son laboratoire de recherche afin d'étudier les peintures rupestres d'Amazonie découvertes pendant l'expédition Orénoque-Amazone. Mais cet autodidacte invétéré refuse comme s'il craignait de devenir un ethnologue patenté.

Cela ne l'empêche pas de parcourir le monde à la découverte de sociétés nouvelles, au Congo, en Turquie, au Cameroun, à Cuba. A chaque voyage, il remplit d'infinis carnets de notes et rapporte livre, film, ou enregistrement (rassemblés aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale).

En 1996, il retourne en Colombie pour 'restituer' aux Indiens piaroa les rituels d'initiation de leurs ancêtres qu'il avait filmés un demi siècle plus tôt. Dans son loft parisien de la Bastille, ou dans sa maison de Monells en Catalogne, accompagné de sa femme Edwige, ses pensées revenaient toujours aux Indiens, aux Chamanes, qui le lui rendaient bien. Récemment il avait encore reçu un message des Indiens piaroa de Colombie, s'inquiétant de sa santé.

On lui doit aussi le fameux *Dictionnaire des Symboles* (avec Jean Chevalier, Laffont 1969), *La transversale*, ses mémoires (Actes Sud, 1995), ou ce merveilleux petit livre *L'Amazone, un géant blessé* (Découvertes Gallimard, 1998, remis à jour en 2005) où tout est déjà dit sur la mise à sac du plus vaste écosystème du monde. ■

Anne Proenza, mars 2013

Monsieur le président, je viens vous dire la douleur de la nature

Une émouvante lettre manuscrite d'une jeune femme quechua, Nélima Ayay Chilón, du village de Porcon situé sur les hautes terres de la province de Cajamarca, au nord du Pérou, adressée le 6 février dernier au président péruvien Ollanta Humala a été largement relayée par les réseaux sociaux de tout le pays.

L'entreprise minière Yanacocha exploite une mine d'or à ciel ouvert à Cajamarca, à 850 km de Lima. L'extraction de plus de 500 000 tonnes de minerai par jour à 3 500 mètres d'altitude près des sources du rio Chonta dont les eaux coulent sur le versant amazonien des Andes vers le Marañón, détruit les montagnes, pollue les cours d'eau et les nappes phréatiques.

Lettre de Nélima Ayay au président péruvien Ollanta Humala
Cajamarca, 6 février 2013



'L'eau ne se vend pas, elle se défend'. Manifestation contre la mine en 2012 à Cajamarca, © DR

Monsieur le président, je vous écris cette lettre à laquelle je joins un 'Yakumama' [un grand anaconda, esprit de l'eau en quechua] invisible que je vous envoie depuis Cajamarca qui, je l'espère, vous aidera à réfléchir.

J'écris comme toute femme qui pense à l'avenir et à la nature, c'est à dire à l'Apu [dieu protecteur], au Yakumama et à la Pachamama [la Terre-Mère].

Monsieur le président, nos ressources naturelles ont, pendant des siècles, été immodérément exploitées, mais cela n'a pas apporté le développement à notre pays. Les seuls à en avoir bénéficié sont les grands, les millionnaires, les gens de pouvoir, ceux qui exploitent aussi bien

leurs frères péruviens que nos ressources naturelles et leur font croire au développement et vous savez aussi bien que nous que c'est faux.

C'est pourquoi je viens vous dire la douleur de la nature. L'eau, la terre, les Apus sacrés souffrent et sont contaminés parce que leurs enfants les souillent, les tuent en pensant que cela les sortira de la misère et pourtant, la seule chose qu'ils leur ont apportée c'est la destruction.

Dans notre *jalca* (zone forestière intermédiaire) il n'y a plus cette faune sylvestre qui l'habitait comme la belette, le renard, le *hullwavy*, la moufette, la viscacha, le cerf, entre autres animaux; on n'entend presque plus le sifflement de l'herbe sèche, et on ne trouve plus aucune plante médicinale, maintenant, les gens vont à la pharmacie.



Mine d'or de Yanacocha, Cajamarca © DR

Monsieur le président, si vous preniez seulement une journée pour constater comment ils détruisent notre Pachamama je suis sûre que vous en reviendriez attristé et alors vous comprendriez qu'ils ont eux aussi une vie et qu'ils ressentent aussi de la douleur quand on les détruit.

Monsieur le président, lors de votre campagne électorale vous avez demandé : 'Qu'est-ce qui est plus important, l'eau ou l'or?' et nous avons tous répondu : 'L'eau' et que nous défendrions l'eau sur la terre et tout ce que la nature a à nous offrir.

Mais aujourd'hui, une fois arrivé au pouvoir, vous avez oublié. Est-ce parce que vous êtes entouré de gens riches appartenant à la sphère du pouvoir économique? Il est temps de revenir vers vos frères qui se battent et donnent leur vie pour l'eau, pour défendre le peu qui reste pour l'avenir. Ne continuez pas à trahir ceux qui vous ont amené au pouvoir.

Monsieur le président, vous savez que la plus grande partie de l'or sert à fabri-

quer des bijoux et c'est pour cela qu'on prend la vie à tout être vivant de la nature, il est si injuste de ne pas avoir de représentant pour nous défendre, nous nous sentons abandonnés par le gouvernement, on dirait que nous vivons dans les limbes où affluent tous les étrangers

“Qu'est-ce qui est le plus important, l'eau ou l'or?”

ambitieux qui s'installent où ils veulent. Et en plus, ils nous imposent leurs coutumes sans s'en rendre compte.

Monsieur le président, il est temps d'agir, de remettre les pieds sur terre et de revenir à la réalité. Pour vivre ainsi en harmonie avec la nature et surtout en paix. Au nom de la Pachamama, je vous demande d'arrêter cette destruction, de

ne plus continuer à exploiter et empoisonner nos ressources naturelles.

Savez-vous pourquoi? Parce que l'eau, la terre, souffrent de se voir sales et malades, nos collines, quand on les détruit, ressentent la douleur comme un être humain lorsqu'on lui ôte un organe. Les animaux sauvages n'ont plus d'endroit où vivre et les paysans que nous défendons se sentent abandonnés quand on ne les écoute pas. C'est pourquoi je vous demande d'arrêter cela. Parce que, avec tout l'or que vous extrayez, on ne peut ni vivre ni manger. La richesse ne mène à rien de bon. Lorsque cela se produit, et sans doute vous le savez, il est beaucoup trop tard. Mais il faut maintenant que vous réalisiez, peut-être pour la première fois dans votre vie, et avec le pouvoir que vous détenez, qu'il est temps d'arrêter cela pour notre avenir.

Dans le cas contraire, ceux qui viendront vous haïront parce qu'ils n'auront pas d'avenir. Défendez le Pérou de tous les mauvais étrangers qui veulent le détruire. ■

Action urgente

Un géant pétrolier canadien menace des Indiens d'Amazonie

Ecrivez au président péruvien pour l'exhorter à annuler les contrats signés avec Pacific Rubiales.

M. Ollanta Humala
Presidente de la
República del Perú
Palacio de Gobierno
Plaza de Armas
Lima 1
Pérou

Monsieur le Président,
Je suis extrêmement préoccupé(e) par la situation des Matsés et des Indiens isolés du nord du Pérou.

La compagnie pétrolière Pacific Rubiales a déjà commencé ses travaux d'exploration dans le bloc 135 malgré les protestations des Indiens matsés qui vivent sur ces terres. Le bloc 135 se situe dans une zone destinée à devenir une réserve pour protéger les tribus isolées. Une deuxième concession, le bloc 137, a été accordée au cœur du territoire légal des Matsés. Toute activité extractive dans cette région viole les droits à la terre et à la vie des Matsés, mais met également en danger la vie des Indiens isolés qui y vivent.

Je vous prie instamment de faire cesser les activités de cette compagnie dans cette région et de faire respecter les lois nationales en vigueur garantissant les droits des peuples indigènes.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de ma haute considération.



Indien matsés © Survival

Plus d'une centaine de représentants du peuple matsés du Brésil et du Pérou se sont rassemblés le 9 mars dernier pour exiger le retrait d'une compagnie canadienne qui s'apprête à dévaster leurs forêts et mettre en péril la vie de groupes d'Indiens isolés. Le géant pétrolier Pacific Rubiales a déjà commencé l'exploration d'une concession qui se trouve en plein cœur d'une réserve prévue pour les Indiens isolés.

Les Matsés, qui représentent une population d'environ 2 200 personnes, vivent de part et d'autre de la frontière entre le Brésil et le Pérou. Connus avec la tribu voisine des Matis comme le 'peuple du jaguar' en raison de leurs peintures faciales et de leurs tatouages, les Matsés ont été contactés dans les années 1960 et sont, depuis lors, exposés aux maladies introduites par les étrangers. Les groupes isolés sont également gravement menacés par ces maladies contre lesquelles ils ont peu – ou pas – d'immunité.

Malgré son engagement à garantir les droits de ses citoyens indiens, le gouvernement péruvien a donné le feu vert à ce projet d'un montant de près de 28 millions d'euros. La compagnie ouvrira des centaines de kilomètres de lignes sismiques à travers la forêt où vivent les Indiens isolés et y forera des puits d'exploration.

Le gouvernement a également accordé à cette compagnie une licence d'exploration pétrolière dans une autre concession située en plein cœur du territoire des Matsés.

L'exploitation pétrolière aura aussi des impacts de l'autre côté de la frontière, dans la vallée brésilienne du Javari où vivent plusieurs groupes isolés, les tests sismiques et les puits d'exploration risquant de polluer les sources de plusieurs rivières et d'affecter la faune et la flore dont ces groupes dépendent.

Les Matsés appellent au soutien des organisations de la société civile, brésiliennes, péruviennes et internationales.

L'État canadien a été fondé sur la spoliation des territoires indigènes par les colons européens qui introduisirent des maladies inconnues, s'emparèrent du contrôle des ressources naturelles et furent responsables de l'extinction de groupes entiers. Aujourd'hui, une compagnie canadienne est sur le point de répéter cette triste page de l'histoire coloniale avec les Indiens amazoniens.

ter cette triste page de l'histoire coloniale avec les Indiens amazoniens.

Ecrivez au président péruvien en vous inspirant du modèle de lettre ci-contre ou écrivez librement. Vous pouvez également envoyer directement votre lettre depuis la page de notre site consacrée à cette campagne : www.survivalfrance.org/matses

'Le pétrole polluera les sources de nos rivières. Que vont devenir les poissons? Quelle eau boiront nos animaux?'